

ROLAND LACOURBE

*présente*

# LE CLOCHER DE NOËL

et autres crimes impossibles

*l'Archipel*

DANS LA MÊME COLLECTION

*Crimes et fantômes de Noël*, douze nouvelles angoissantes  
présentées par Jean-Pierre Croquet, L'Archipel, 2018.

ROLAND LACOURBE  
*présente*

LE CLOCHER DE NOËL  
et autres crimes impossibles

*anthologie*

*l'Archipel*

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Éditions de l'Archipel,  
34, rue des Bourdonnais  
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-3968-5

Copyright © L'Archipel, 2020.

*À Jean-Pierre Croquet,  
grâce à qui bien des choses  
ont été possibles.*

R. L.



## PRÉFACE

Un double crime dans la rue Morgue : c'est là que tout a vraiment commencé... Un horrible fait divers né de l'imagination tortueuse d'un poète américain qui n'a jamais franchi les frontières de son pays natal, et situé dans une rue de Paris qui n'a jamais existé !

Publié en avril 1841 dans le *Graham's Magazine* à Philadelphie, *Double Assassinat dans la rue Morgue* (The Murders in the Rue Morgue) d'Edgar Allan Poe (1809-1849), dans lequel une veuve et sa fille sont massacrées dans leur appartement de la rue Morgue, alors que leur assassin n'a pas pu fuir puisque toutes les fenêtres étaient clouées et la porte fermée de l'intérieur, n'est pas seulement la première histoire de détective (contenant toutes les caractéristiques nécessaires : un enquêteur aux facultés de déductions exceptionnelles, un fidèle confident préfigurant les innombrables futurs compagnons narrateurs du détective, et une solution résultant de l'analyse à froid de toutes les données du problème), mais elle constitue aussi la première enquête sur un meurtre impossible commis dans une chambre dite close, c'est-à-dire dans un endroit sans aucune issue (du moins en apparence) et dont le meurtrier n'a eu aucune possibilité de sortir une fois son forfait commis...

Il faut toutefois souligner que, selon le chercheur anglais Robert Adey, qui, dans un ouvrage paru à Londres en 1979 et réédité aux États-Unis en 1991 et en 2019, *Locked Room Murders and Other Impossible Crimes*, a recensé tous les récits exploitant ce thème, Edgar Poe n'en serait pas l'inventeur. Ce titre revient au célèbre écrivain irlandais Sheridan Le Fanu qui, dans une nouvelle parue en novembre 1838 (soit trois ans avant Poe), *A Passage in the Secret History of an Irish Countess*, décrit un crime dans une chambre close demeuré plusieurs années inexplicé. Mais sa résolution diffère en tout point de celle d'Edgar Poe.

Quoi qu'il en soit, deux autres ouvrages devaient, par la suite, lancer cette nouvelle tendance littéraire en lui apportant ses critères fondamentaux et ses lettres de noblesse. Au détour du xx<sup>e</sup> siècle – exactement huit ans avant et huit ans après 1900 – paraissaient les deux ultimes prototypes d'un style appelé à faire florès : *Le Mystère de Big Bow* (1892) du Britannique Israël Zangwill et *Le Mystère de la chambre jaune* (1908) du Français Gaston Leroux, proposant deux explications opposées et radicalement différentes au même problème, tout en fixant les limites du genre.

Le thème de la chambre close – ou plus généralement du « crime impossible » – était né et devait enflammer l'imagination des auteurs et des lecteurs potentiels jusqu'à nos jours, sans plus jamais disparaître de la littérature criminelle.

Pour quelles raisons un tel engouement ? C'est que le crime « impossible » excite terriblement l'imagination. Et rejoint, par certains côtés, le registre du miracle : comment une telle chose a-t-elle pu arriver ? Comment un assassin a-t-il pu disparaître de manière incompréhensible ? Ou comment un bijou précieux a-t-il été subtilisé sans que personne ne s'en rende compte ? À ce schéma en apparence limité, des



auteurs à l'imagination fertile apporteront d'innombrables variations. C'est pourquoi le terme « crime impossible » est préférable à celui de « crime en chambre close » communément admis.

Car, la preuve en est faite, ces variations ne semblent pas avoir de limites. Encore aujourd'hui, des auteurs talentueux captivent toujours autant l'attention du public en proposant de nouvelles situations défiant toute logique. Dans sa bibliographie, Robert Adey avait dénombré près de 3 200 titres (incluant romans et nouvelles) se rattachant au vieux problème ! Encore le chercheur anglais n'avait-il eu connaissance que des textes d'origine anglo-saxonne. Bon nombre de titres français sont à rajouter à cette liste. Un récent ouvrage en langue française équivalent au livre de Robert Adey, intitulé symboliquement *1 001 Chambres closes*<sup>1</sup>, propose à son tour l'analyse détaillée (résumé du problème posé et appréciation critique) de plus de 1 000 ouvrages (à peu près également répartis entre romans et nouvelles), écrits par 450 auteurs (anglais, américains, français, belges, canadiens, italiens, japonais) répondant à ces exigences et accessibles en langue française.

Quelques exemples suffiront à convaincre que le thème est inépuisable.

En mars 1903, Samuel Hopkins Adams, dans *La Mort ailée*, met en scène un homme, sur une plage de Long Island, découvert mort, le crâne fracassé, sur une étendue de sable

---

1. *1 001 Chambres closes. Guide de lecture du crime impossible*, par Vincent Bourgeois, Philippe Fooz, Roland Lacourbe et Michel Soupart, Semper Ænigma (2014) ; complété par *Annexes, Le crime impossible dans tous ses états* (2015) par les mêmes auteurs qui, entre autres, recense l'exploitation du thème dans tous les médias (cinéma, télévision, bandes dessinées), ainsi que dans la réalité (d'authentiques crimes en chambre close).

vierge de toute trace de pas à l'exception des siennes. C'est « l'effet chambre close » : le problème n'est plus de découvrir comment l'assassin a pu sortir d'une chambre fermée, mais comment il a pu approcher sa victime puis quitter le lieu du crime sans laisser d'empreinte...

En 1914, dans *Le Mystère Doomdorf*, l'Américain Melville Davisson Post pose le problème d'un assassin qui a réussi à sortir de la pièce du crime en laissant une toile d'araignée intacte !

En 1925, dans *L'Indice de la feuille de thé*, Edgar Jepson et Robert Eustace décrivent un crime à l'arme blanche dans un bain turc alors que personne n'en est sorti et que l'arme est introuvable...

En 1929, *La Mort de Lawrence Vining*, roman d'Alan Thomas, se situe dans l'ascenseur d'une station du métro londonien où la victime poignardée était seule dans la cabine en mouvement, selon des témoins dignes de foi.

En 1931, dans *Élimination transcendante*, de Ronald Knox, un homme, enfermé dans un gymnase désaffecté, est retrouvé mort de faim... à côté d'un buffet regorgeant de victuailles.

En 1934, dans *Le Meurtre du dragon*, S. S. Van Dine fait disparaître un homme qui a plongé dans une piscine constamment surveillée.

Dans *La Femme qui prit peur* (1935) d'Anthony Abbot, une femme fait entendre sa voix par l'intermédiaire d'un médium, au cours d'une séance de spiritisme, et déclare avoir été assassinée quelques semaines plus tôt, puis situe avec exactitude l'endroit où son corps a été déposé et réclame une sépulture décente.

Dans *Une femme disparaît* (1938), Ethel Line White décrit la disparition d'une vieille dame dans un train express

## Préface

que personne, mise à part l'héroïne, ne semble avoir jamais vue.

Dans *Dix Petits Nègres* (1939, rebaptisé *Ils étaient dix* en 2020), la grande Agatha Christie fait assassiner dix personnes par un assassin fantôme qui, c'est prouvé, n'a jamais pu quitter l'île sur laquelle il a commis ces forfaits.

Dans *Le Char de Phaëton* (1940) d'Ellery Queen, c'est une maison tout entière qui disparaît...

Dans *La Malédiction des neuf fois neuf* (1940) d'Anthony Boucher, un charlatan qui se dit l'incarnation du Juif errant prétend avoir assassiné, à l'aide de son corps astral, celui qui voulait le démasquer, alors qu'au moment du crime il était présent dans son temple devant une centaine de témoins...

*Wilders Walk Away* (1948), de Herbert Brean, s'intéresse au cas très étrange d'une famille entière qui disparaît, périodiquement et inexplicablement, au cours des siècles.

*Escamoté!* (1949), de Clayton Rawson, décrit comment un homme entré dans une cabine téléphonique constamment sous observation n'en ressort jamais.

*Le Miroir obscur* (1950) d'Helen McCloy expose un problème intrigant d'ubiquité avec le cas d'une institutrice fréquemment vue au même instant dans deux endroits à la fois.

*The Footprint of Satan* (1951) de Norman Berrow tente de donner une explication rationnelle à la mystérieuse affaire des « Pas du Diable » qui bouleversa le Devon à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Angleterre : les traces, sur la surface d'une neige immaculée, d'une créature inconnue qui traversait des villages entiers en ligne droite en se jouant de tous les obstacles.

Dans *Les Cavernes d'acier* (1954), l'écrivain de science-fiction Isaac Asimov imagine comment un crime a pu être

commis dans une ville du futur peuplée d'habitants devenus agoraphobes et incapables de se déplacer.

Dans *L'Invisible Monsieur Levert* (1977), l'humoriste John Sladek met en scène un homme retrouvé étouffé dans ses water-closets fermés.

Dans *La Malédiction des bohémiens* (1982), Edward D. Hoch pousse le paradoxe jusqu'à faire du corps humain une chambre close : comment un homme peut-il mourir d'une balle dans le cœur sans que son corps porte de blessure apparente ?

Par ailleurs, il y a des auteurs littéralement obsédés par cette thématique et qui consacreront des dizaines d'ouvrages à explorer toutes ses possibilités, dans ses prolongements et ses variations.

John Dickson Carr fut chronologiquement le premier d'entre eux. Il s'efforça d'abord d'illustrer le cas le plus classique du problème de chambre close dans une série d'ouvrages où le défi était brillamment relevé, notamment dans, entre autres, *La Maison de la peste* (1934), *La Maison du bourreau* (1935), *Trois Cercueils se refermeront* (1935), *La Chambre ardente* (1937), *La Police est invitée* (1937), *La Flèche peinte* (1938), *Suicide à l'écoissaise* (1941), *À la vie, à la mort* (1944) et *La Nuit de la veuve ricanante* (1950). Tout en inaugurant quelques variations particulièrement astucieuses comme une rue de Londres où quelqu'un a été pendu et que l'on ne parvient pas à retrouver dans *Le Secret du gibet* (1931), des meurtres commis par un animal fantastique dans *Les Meurtres de la Licorne* (1935), un homme égorgé dans son jardin alors que personne ne s'est approché de lui dans *Le Naufragé du Titanic* (1938), un devin aux stupéfiants pouvoirs qui prétend pouvoir tuer par la pensée dans *Le Lecteur est prévenu* (1939), des meurtres commis

## Préface

sur un bateau par un passager fantôme durant une traversée dans *Impossible n'est pas anglais* (1940). Tout en situant un crime impossible sur un court de tennis où un joueur a été étranglé alors que le sol autour de lui, mouillé par une pluie récente, est net de toute trace, dans *Meurtre après la pluie* (1939); puis en corsant la difficulté du local clos en décrivant une chambre du crime dont toutes les issues ont été hermétiquement scellées, à l'intérieur, à l'aide de ruban adhésif dans *Il n'aurait pas tué Patience* (1944); avant de relever le défi lancé quinze ans plus tôt par Van Dine d'un homme qui disparaît d'une piscine constamment sous surveillance après y avoir plongé dans *Passe-passe* (1949).

Le Français Noël Vindry se prit au jeu, lui aussi, en consacrant une douzaine d'ouvrages à son héros singulier, M. Allou, juge d'instruction, et en le confrontant un grand nombre de fois à des problèmes similaires.

Un autre Français, Pierre Boileau, lui, a marqué les esprits en faisant disparaître un tableau de maître d'une manière incompréhensible dans *Le Repos de Bacchus* (1938) et surtout en accumulant une quantité inaccoutumée de meurtres impossibles dans son chef-d'œuvre *Six Crimes sans assassin* (1935). Marcel Lanteaume lui damera le pion quelques années plus tard avec trois monuments du genre, *Orage sur la grande semaine* (1944), *La Treizième Balle* (1948) et surtout l'extraordinaire *Trompe-l'œil* (1946).

Mais les Américains ne désarmeront pas et Clayton Rawson, un authentique illusionniste de profession, marchera à son tour sur les traces de John Dickson Carr en posant à son héros favori, le Grand Merlini, quantité de cas défiant l'imagination dans quatre romans et une douzaine de nouvelles. Alors que, parallèlement, le moins prolifique mais tout aussi brillant Hake Talbot accumulera une

succession d'impossibilités dans ses deux chefs-d'œuvre, *Le Bras droit du bourreau* (1942) et *Au seuil de l'abîme* (1944).

Plus près de nous, les deux plus prestigieux représentants du genre demeurent les Américains Joseph Commings et Edward C. Hoch qui ont consacré des dizaines de nouvelles à explorer des situations qui défient l'imagination. Deux exemples suffiront à donner une idée de leur talent d'innovation. Dans *Courrier Mortel* (1962), Joseph Commings décrit l'hallucinante situation d'un diplomate abattu d'un coup de revolver alors que l'arme dont s'est servi le meurtrier se trouve à l'intérieur d'une enveloppe en papier bulle dûment scellée ! Le personnage favori de Joseph Commings est Brooks U. Banner, un sénateur haut en couleurs devant sans cesse faire face à des situations défiant l'imagination. Tandis qu'Edward Hoch a créé le personnage d'un médecin de campagne, le Dr Sam Hawthorne qui passe sa vie à élucider des énigmes de cet ordre. Dans sa première histoire, *L'Énigme du pont couvert* (1974), le Dr Hawthorne s'intéresse à l'incompréhensible disparition d'un fermier, un jour d'hiver où il a neigé abondamment, sous un pont couvert où lui et son buggy se sont littéralement évanouis dans l'espace. Hoch a quitté ce monde en janvier 2008 après avoir écrit soixante-douze problèmes que son singulier limier a été amené à résoudre, faisant de cette saga une sorte de catalogue de tous les cas imaginables de situation impossibles.

En France, le dernier représentant de ces enchanteurs est notre contemporain Paul Halter qui, en digne successeur de John Dickson Carr, de *La Quatrième Porte* (1987) à *La Montre en or* (2019) en passant par *L'Image trouble* (1995), *Les Sept Merveilles du crime* (1997) ou *La Ruelle fantôme* (2005), a consacré son œuvre à relever maintes et maintes fois le défi dans plus de quarante romans.

## *Préface*

Qui pourrait penser, après cela, que le roman d'énigme a vécu ? Il est, au contraire, plus vivace que jamais, et sans cesse revisité par de nouveaux talents tandis que, de par le monde, grâce aux nouveaux moyens de communication offerts par internet, une communauté d'aficionados s'est, petit à petit, mise en place pour s'avertir mutuellement de toute nouvelle découverte.

\*

La présente anthologie a pour ambition de proposer au lecteur une sorte d'initiation au vieux problème en offrant un choix de textes sélectionnés parmi les grands pionniers du genre. On y découvrira quelques-unes des premières tentatives mémorables qui ont permis au thème de s'imposer au cours des années.

Alors que McDonnell Bodkin confronte son limier favori, Paul Beck, l'un des premiers concurrents de Sherlock Holmes, à la disparition incompréhensible d'un lot de diamants dans un écrin, L. T. Meade et Robert Eustace décrivent le cas d'un homme qui, entrant dans une maison surveillée par la police, disparaît comme par enchantement et reste introuvable, même après une fouille minutieuse.

Avec Arthur Conan Doyle, Jacques Futrelle et G. K. Chesterton, ce sont trois limiers légendaires, l'incontournable Sherlock Holmes, le professeur S. F. X. Van Dusen, surnommé judicieusement la Machine à Penser, et le Pasteur Brown, qui rencontrent à leur tour d'épineux problèmes : un crime dont la singularité n'apparaît pas à première vue, l'étrange cas d'un homme d'affaires à qui un devin a fait visualiser son propre assassinat dans une boule de cristal, et la mort d'un mystérieux personnage abattu au

## *Le Clocher de Noël*

beau milieu d'une étendue de neige vierge de toute trace humaine.

*Le Mystère Doomdorf* et *L'Indice de la feuille de thé* ont déjà été évoqués dans les lignes qui précèdent.

*La Chambre de la mort* de Frederick Irving Anderson se rattache au mythe inépuisable de la maison hantée. *Du mouron pour les petits poissons* décrit une situation à peu près unique dans les annales de la littérature criminelle. Et *Le Clocher de Noël* d'Edward Hoch pose le problème d'un pasteur poignardé dans son clocher fermé de l'intérieur et complètement inaccessible.

Enfin, c'est Arsène Lupin en personne qui, sous l'une de ses innombrables identités, va résoudre le cas d'un homme mort poignardé alors qu'il était enfermé dans sa cabine de plage.

Avant de vous laisser les découvrir, je vous propose une petite énigme :

*Quel est l'endroit d'où l'on sort sans jamais y être entré ?*

*Quel est l'endroit d'où l'on ne sort jamais après y être entré ?*

La réponse, évidente, nous conduit à une constatation troublante et qui devrait ravir les psychanalystes : du ventre maternel au tombeau, la destinée humaine se trouve tout entière placée sous le signe de la chambre close !

Roland LACOURBE

P.-S. : Le lecteur trouvera, en fin de volume (p. 373), une bibliographie succincte des romans et nouvelles cités dans la préface.



*Frank L. Baum*

## LE SUICIDE DE KIAROS

(1897)

*Pratiquement inconnu en France, Frank L. Baum (1856-1919) est célèbre outre-Atlantique comme créateur de l'un des mythes les plus populaires du monde anglo-saxon, la saga du Magicien d'Oz, qui comprend une quinzaine de volumes et qui a donné naissance à un classique du cinéma (1939) avec Judy Garland. Spécialisé dans ce que les anglophones appellent des Fairy Tales, Frank L. Baum a écrit quelques fictions policières à l'époque où le genre se cherchait encore un style et une spécificité propres.*

*Écrit en 1897, à l'heure où Sherlock Holmes triomphait en Grande-Bretagne, Le Suicide de Kiaros met en scène un criminel d'un tel sang-froid et d'un tel cynisme qu'on le croirait contemporain ; et un crime en chambre close observé en quelque sorte de l'intérieur.*

### I

Caissier de la grande firme commerciale Van Alsteyne & Traynor, Mr Felix Marston était assis dans son petit bureau particulier, une feuille de bilan devant lui et un air sombre sur son beau visage. De temps à autre, il se passait ses doigts fins dans la masse de cheveux noirs qui lui tombaient sur le

front et, sur ses traits, l'expression d'une contrariété grandissante trahissait son inquiétude.

Tout le monde connaissait et admirait Mr Marston, et n'importe quel observateur en aurait déduit que quelque chose ne tournait pas rond dans les transactions financières de la firme. Mais Mr Marston se connaissait mieux que quiconque, et il se rendait compte en effet que, si quelque chose ne tournait pas rond, cela le touchait d'une manière fâcheusement personnelle.

En ce qui concernait le jeune et populaire caissier, nul n'ignorait les détails suivants : il était entré dans la compagnie quelques années auparavant à un poste subalterne et, grâce à son énergie, son intelligence et ses capacités, il avait grimpé les échelons jusqu'à parvenir à la position qu'il occupait actuellement et à devenir l'homme en qui son employeur avait le plus confiance. Il était grave, sérieux et digne dans ses manières, et possédait un jugement clair et sûr en affaires. Il n'avait pas d'amis intimes, mais se montrait affable et courtois avec tous ceux qu'il rencontrait, et sa vie privée, pour ce que l'on en savait, était sans reproche. Mr Van Alsteyne, le patron de la firme, s'était pris d'amitié pour Mr Marston et avait fini par l'inviter à dîner chez lui. C'est là que le jeune homme avait fait la connaissance de Gertrude, l'enfant unique de Van Alsteyne, une vraie beauté, l'une des jeunes filles les plus en vue de la société. Attirée par son physique agréable et ses allures de gentleman, l'héritière l'avait encouragé à revenir lui rendre visite, et Marston avait profité si habilement de son avantage qu'avant un an elle avait consenti à l'épouser. Mr Van Alsteyne ne s'était pas opposé au mariage. Au contraire, son admiration pour Marston s'en était trouvée grandie et il avait juré que le jour des noces

il mettrait au nom de son gendre la moitié de ses intérêts dans la compagnie.

En conséquence de quoi, tout le monde considérait Mr Marston comme un élu de Dame Fortune, et lui prédisait un grand avenir. Mais comme je l'ai dit, Mr Marston se connaissait mieux que quiconque et, penché sur cette fatale balance des comptes, il se mit à marmonner à mi-voix :

— Pauvre fou... Oh ! pauvre fou !

Bien qu'il eût la tête froide et que l'intelligence ne lui fût pas défaut, il était la proie d'un vice. Deux ou trois des maisons de jeu les plus fermées et les plus dangereuses n'ignoraient rien de cette face cachée. Son ambition était démesurée, et avant même qu'il n'eût rêvé être digne de gagner la main de miss Van Alsteyne, il avait imaginé plusieurs méthodes ingénieuses pour ramasser une fortune sur le tapis vert.

Deux ans plus tôt, il avait été contraint d'« emprunter » une somme rondelette à la firme afin de tester ces fameuses méthodes. Ayant perdu l'argent par quelque imprévisible coup du sort, il lui avait fallu soustraire une autre somme pour se renflouer et rétablir les comptes. D'autres avant lui avaient déjà fait cette tentative ; leurs expériences avaient généralement abouti au même résultat. Par une simple jonglerie avec les chiffres, les registres de la compagnie avaient été jusque-là trafiqués de façon à dissimuler les vols, mais maintenant, il semblait que le destin, en le poussant toujours plus loin, était sur le point de le faire basculer au fond d'un précipice.

Son mariage avec Gertrude devait avoir lieu dans deux semaines, et comme Mr Van Alsteyne insistait pour tenir sa promesse de lui donner une part de ses affaires, les changements dans la firme nécessiteraient un examen approfondi

des comptes, ce qui signifiait la révélation des agissements et la ruine de l'homme qui était à deux doigts d'acquérir une fortune et une haute situation sociale – tout ce à quoi son immense ambition lui avait toujours fait rêver.

Il n'est pas surprenant que, mis au pied du mur, Mr Marston se soit maudit pour sa folie passée ni qu'il ait pris conscience de son impuissance à éviter la catastrophe qui allait le broyer.

Une voix au-dehors interrompit ses réflexions et attira son attention.

— Je veux voir Mr Marston.

Le caissier fourra les feuilles remplies de chiffres dans un tiroir de son bureau, se composa à la hâte une attitude et tira la vitre du guichet à côté de lui.

— Faites entrer Mr Kiaros, lança-t-il après avoir jeté un coup d'œil sur son visiteur.

Mr Marston avait fréquemment croisé l'homme qui pénétrait dans son bureau, mais il ne put s'empêcher de le dévisager lorsque ce dernier s'installa sur une chaise et étendit les mains sur ses genoux. Il était petit, trapu et vêtu tout à la fois de manière curieuse et négligée ; cependant sa tête et ses traits avaient une apparence des plus vénérables. Des boucles souples d'un blanc immaculé ornaient son front dont la hauteur et la symétrie dénotaient une intelligence hors du commun, et une barbe de la même pureté lui descendait jusqu'à la ceinture. Bien que noir et pénétrant, son œil n'était pas empreint de froideur et, dans son regard franc, se lisaient la douceur et la bienveillance. Une sorte de chapeau rond de tissu sombre était perché sur le sommet de son crâne, couvre-chef qu'il ôta avec déférence en s'asseyant.

— On vous a confié un paquet à mon nom, il me semble, dit-il.

Marston hochâ gravement la tête.

— Mr Williamson me l'a donné, répondit-il.

— Je viens le récupérer, annonça le Grec avec calme ; il contient douze mille dollars.

Marston sursauta.

— Je me doutais qu'il s'agissait d'argent, fit-il remarquer, mais je ne m'attendais pas à un tel montant. C'est celui-ci, je crois.

Il chercha dans le grand coffre une pochette entourée de ficelle et cachetée, puis la tendit à son visiteur. Kiaros sortit un canif de sa poche, coupa la ficelle, défit le papier, après quoi il se mit à compter les billets.

Marston l'observait d'un air distrait. Douze mille dollars ! Beaucoup plus qu'il n'en fallait pour le sauver de la ruine, si seulement l'argent lui appartenait à lui plutôt qu'à ce prêteur sur gages grec !

— Le compte y est, déclara le vieil homme en remballant le paquet. Tous mes remerciements, monsieur. Bonsoir.

Kiaros se leva pour partir.

— Pardonnez-moi, monsieur, l'arrêta Marston, pris d'une inspiration subite, mais les banques sont fermées. Est-ce prudent de garder cet argent sur vous jusqu'à demain ?

— Parfaitement, dit Kiaros. On ne m'a jamais agressé parce que je suis âgé et que peu de gens connaissent mon métier. Je conserve souvent chez moi, dans mon coffre, des sommes importantes. J'aime avoir du liquide sous la main pour rendre service à mes clients.

Il reboutonna soigneusement son manteau par-dessus son paquet, puis fixa à son tour le caissier.

— Il y a longtemps que vous n'avez pas fait appel à moi, constata-t-il.

— En effet, acquiesça Marston, émergeant d'une brève rêverie. Cela n'a pas été nécessaire. Néanmoins, il va peut-être falloir que je revienne vous voir bientôt.

— À votre disposition, dit Kiaros avec un sourire, puis, pivotant sur ses talons, il quitta la pièce.

Marston consulta sa montre. Il avait rendez-vous avec sa fiancée pour dîner et il était grand temps qu'il rentre se changer. Il s'occupa encore d'un ou deux dossiers, comme à son habitude, puis partit pour la nuit, laissant à son assistant le soin de régler les détails. Lorsqu'il passa devant les autres bureaux, ses collègues qui le considéraient déjà comme un associé de la firme le saluèrent avec respect.

## II

Pour la première fois ce soir-là depuis leurs fiançailles, miss Van Alsteyne se montra tendre et démonstrative, et elle parut regretter qu'il la quittât lorsqu'il prétextait des obligations professionnelles pour s'en aller. C'était une beauté marmoréenne, peu encline à extérioriser ses émotions, et ses nouvelles dispositions envers lui le touchèrent d'autant plus ; aussi se rendit-il compte avec un soupir, alors qu'il prenait congé, à quel point cela lui coûterait de perdre une épouse aussi exquise et charmante.

À peine tourné le coin, il jeta un coup d'œil à sa montre à la lueur d'un réverbère. Il était vingt et une heures. Hêlant un fiacre en maraude, il demanda au cocher de le conduire dans les bas quartiers de la ville puis, se laissant aller contre les coussins, il se plongea dans ses pensées.

Les cahots de la voiture sur les pavés inégaux le tirèrent de sa rêverie, et après un regard par la fenêtre, il ordonna au cocher de stopper.

— Je vous attends, monsieur ? questionna l'homme comme il descendait et payait sa course.

— Non.

Le fiacre s'éloigna en cliquetant et le caissier revint sur ses pas de deux ou trois pâtés de maisons ; ensuite, il bifurqua dans une rue qui semblait déserte autant qu'il pouvait en juger malgré l'obscurité. Essayant de repérer sur les façades les numéros qui n'existaient plus ou étaient presque effacés, il finit par s'arrêter devant un immeuble de briques dont les étages inférieurs paraissaient abriter des entrepôts.

— 286, murmura-t-il ; ce doit être là. Si je me souviens bien, l'escalier se trouve sur la gauche... Oui, le voici.

Il n'y avait pas d'éclairage dans l'entrée, mais comme il était déjà venu dans des circonstances similaires, Marston n'hésita pas et se mit à grimper les marches, se guidant dans le noir grâce à l'étroite rampe qu'il suivait de la main. Premier étage... second... troisième... quatrième !

Son bureau est situé juste devant moi, se dit-il en marquant une pause pour reprendre son souffle. Oui, j'aperçois de la lumière sous la porte.

Il avança sans bruit, frappa et écouta. Un léger frottement se fit entendre, puis un panneau aménagé dans la partie supérieure de la porte coulissa sur le puissant rayon d'une lampe qui l'éclaboussa en pleine figure.

— Oh, oh ! déclara une voix tranquille. C'est un honneur, monsieur Marston. Donnez-vous la peine d'entrer.

La porte s'ouvrit. Kiaros se tenait devant lui, le visage souriant. Marston rendit son salut au vieux monsieur, franchit le seuil et s'assit près de la table tout en examinant les lieux.

La pièce était garnie de meubles simples mais de bonne qualité. Un coffre se dressait dans un angle à sa droite et, à

proximité, se trouvait la longue table dont Kiaros se servait comme bureau. Elle était encombrée de papiers, plumes et crayons, et derrière elle trônait un fauteuil capitonné à haut dossier, manifestement le siège favori du Grec, car, après avoir refermé la porte, il contourna la table et s'y enfonça, face à son visiteur.

À une extrémité de la chambre s'élevait une cheminée avec un manteau à l'ancienne mode sur lequel étaient disposés les objets les plus hétéroclites. Au-dessus était accrochée une grosse pendule et sur l'un des côtés s'appuyait une étagère contenant des volumes imprimés en caractères grecs. Une petite alcôve avec un divan occupait le mur restant du minuscule appartement, et il était évident que ce réduit constituait à la fois le bureau et le logement de Kiaros.

— Je ne vous attendais pas de si tôt, ajouta le vieillard d'un ton grave.

— J'ai besoin d'argent, répondit sèchement Marston, et mon entrevue avec vous cet après-midi m'a rappelé que vous m'aviez occasionnellement accordé des prêts. C'est pourquoi je suis venu en discuter avec vous.

Kiaros hocha la tête et observa de ses yeux noirs le visage impassible du caissier.

— Vous n'avez jamais manqué à vos engagements, dit-il, et vous vous êtes toujours acquitté de vos dettes avec promptitude. Combien voulez-vous ?

— Douze mille dollars.

Malgré la maîtrise qu'il avait de lui-même, Kiaros ne put s'empêcher de sursauter lorsque le jeune homme lui annonça froidement le montant.

— Impossible ! s'écria-t-il en se trémoussant sur son fauteuil.



# *l'Archipel*

Vous avez aimé ce livre ?  
Il y en a forcément un autre  
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/larchipel](http://www.facebook.com/larchipel)

Achévé de numériser en octobre 2020  
par Soft Office